

PHYSIOLOGIE

DU

SYSTÈME NERVEUX.

MALADIES NERVEUSES.

71427
54

DE
LA PHYSIOLOGIE
DU SYSTÈME NERVEUX,
ET
SPÉCIALEMENT DU CERVEAU.
RECHERCHES
SUR LES MALADIES NERVEUSES

EN GÉNÉRAL,
ET EN PARTICULIER SUR LE SIÈGE, LA NATURE ET LE
TRAITEMENT DE L'HYSTÉRIE, DE L'HYPOCHONDRIE, DE
L'ÉPILEPSIE ET DE L'ASTHME CONVULSIF.

PAR M. GEORGET,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, ancien Interne de première
classe de la Division des Aliénées de l'Hospice de la Salpêtrière.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ J. B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE
L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 16.

1821.

DE LA PHYSIOLOGIE

DU SYSTÈME NERVEUX,

ET

SPÉCIALEMENT DU CERVEAU.

§. V. *État d'inaction des facultés morales et intellectuelles du cerveau.*

APRÈS avoir observé les effets qui résultent d'un excès d'action du cerveau, rien ne pourra mieux servir à confirmer ou à infirmer le résultat de nos observations précédentes, que de considérer cet organe dans des conditions opposées, c'est-à-dire ne formant que peu ou point de combinaisons intellectuelles, sans passions bien marquées, peu susceptible d'affections morales, de sensations vives. Plusieurs classes d'individus nous fourniront des exemples nombreux et intéressans d'un pareil état : les idiots et les aliénés en démence complète, les enfans, et en général les personnes qui ont atteint leur quarante-cinq ou cinquantième année, quelquefois plus tôt ; celles qui, se trouvant dans les conditions de la vie les plus heu-

reuses, jouissent d'une certaine fortune et savent s'occuper agréablement pour passer le temps; les moines, chanoines, curés, sont plus particulièrement dans ce cas, d'une inaction plus ou moins complète de l'intelligence. On pourrait croire que les artisans présentent de semblables dispositions; mais il n'est guère possible que des gens qui n'ont point une existence assurée, aisée, soient sans inquiétude sur le présent et sur l'avenir; d'ailleurs, chez eux, l'excès du travail musculaire joint à une mauvaise alimentation, remplace en quelque sorte les effets des excès intellectuels.

Cet état est ordinairement caractérisé par une grande activité des fonctions assimilatrices; d'où beaucoup d'appétit, des repas nombreux et copieux, une digestion prompte et facile, de l'embonpoint, de la plénitude dans le poulx, souvent un épanouissement, une bouffissure, une belle coloration de la face, un sommeil profond et prolongé.

Les idiots et les aliénés en complète démence mangent d'énormes quantités d'alimens; les repas sont aussi copieux et aussi rapprochés qu'on le veut; il en est qui ne se rappellent pas qu'à peine ils sortent de manger, et qui demandent encore des alimens; l'on voit de ces derniers, totalement privés d'intelligence, complètement paralytiques, et chez lesquels l'assimilation est d'une activité extraordinaire; ils sont gros, gras et fleuris, et sans aucun dérangement ailleurs que dans le cerveau. Toutes les fois que, dans

le monde, je vois une personne très grasse, le teint frais, les joues rebondies, j'ai l'idée que son cerveau n'est pas souvent excité par des contentions d'esprit, des passions violentes, des affections pénibles; qu'au contraire cet organe est à peu près toujours assez indifférent sur les objets de ces actes; ces dispositions sont l'apanage de la mollesse et de l'inactivité intellectuelle. Les magistrats de Sparte citèrent quelquefois à leur tribunal, et condamnèrent à l'exil des citoyens dont l'embonpoint était un signe de mollesse. Quelle différence entre le savant pâle et débile, parce qu'il consacre toutes ses veilles à la recherche des secrets les plus cachés de la nature; cette femme éminemment *nerveuse* et irritable, dont chaque sensation est une affection morale, et ce moine, ce bon pasteur, dont les seules occupations consistent à boire, manger, dormir, lire quelques formules, qui ne sont jamais tourmentés par les tracasseries d'un ménage, ou le besoin d'amasser de la fortune pour leurs descendants! Il n'est pas d'état dans la société plus propre que ces derniers au repos du cerveau; il n'en est pas non plus dans lesquels l'on rencontre autant d'individus d'un embonpoint aussi remarquable. La figure d'un moine ne se rencontre que dans un cloître.

Les enfans ne pensent guère, s'affectent peu souvent, et surtout pendant peu de temps, ne connaissent point ces désirs violens qui n'apparaissent qu'après la puberté et ne sont dans toute leur force que dans la jeunesse et l'âge viril: aussi vivent-ils à peu près

sous l'empire de l'estomac , mangeant bien , dormant de même, doués d'embonpoint et de fraîcheur ; ils sont ce que l'on appelle lymphatiques et sanguins. Ceux qui, faisant exception à ces dispositions , sont très sensibles, irritables, adonnés par goût à l'étude, présentent de très bonne heure les signes de la prédominance du cerveau, ou de ce que l'on désigne sous le nom de tempérament nerveux et mélancolique ; ils sont pâles ou jaunes, maigres, peu musculeux, sujets aux affections cérébrales.

Le bonheur, c'est-à-dire un état habituel de contentement, souvent de tranquillité et de repos, tel est l'objet général des désirs de l'homme, toutes ses actions sont dirigées vers ce but ; les richesses et les honneurs lui semblent les conditions les plus essentielles pour y arriver. Pour les acquérir, il met en action toutes ses facultés, ou du moins celles qui sont le plus disposées à le servir ; activité de l'esprit, passions fortes et soutenues, entreprises de tout genre propres à faire naître les affections les plus diverses, rien n'est épargné en aucune circonstance, tout est sacrifié à cette chimérique illusion. Pendant cette époque de la vie, qui s'étend jusqu'à la quarantecinq ou cinquantième année, les personnes qui mènent ce genre de vie ne sont jamais grasses et replettes, leur sommeil n'est plus celui de l'enfance. Quand, après quinze ou vingt ans ou plus d'efforts continuels, elles ont réussi dans leurs spéculations scientifiques, honorifiques, commerciales ; quand alors le négociant

a acquis de la fortune, le savant de la célébrité, si de nouveaux désirs ne se font plus sentir, ou si le cerveau n'a point conservé une trop grande tendance à l'activité, le temps du repos de cet organe arrive, et est marqué, en moins de quelques mois ou d'une année, par un changement très grand dans toute l'économie; la nutrition devient active, le sommeil revient, les vésicules adipeuses se gorgent de graisse, la face se colore, le sang se porte vers les vaisseaux hémorrhoïdaux, ou vers la tête, etc.

C'est pendant le sommeil, c'est-à-dire pendant le repos du cerveau, que les opérations nutritives sont le plus actives. L'exercice que l'on conseille après le repas pour faciliter la digestion, n'est utile qu'en favorisant la diversion de l'action cérébrale; c'est pour cela même que l'on conseille alors aussi la distraction, les conversations gaies, récréatives; et l'homme qui, au lieu de faire usage de ses sens et de parcourir successivement les objets qu'il rencontre dans le cours de sa promenade, continuerait les méditations, les réflexions, reprendrait le fil de ses pensées, ne retirerait aucun avantage de l'exercice; preuve évidente que l'exercice pris dans le but indiqué, n'agit point comme le pensent des physiologistes mécaniciens, en occasionnant de légères secousses à l'estomac. S'il était besoin d'autres preuves de cette vérité, nous les tirerions des faits qui résultent de ce que toutes les circonstances qui diminuent l'activité de la pensée, sans aucun exercice musculaire, offrent des résultats

à peu près analogues, tels que les conversations gaies, la distraction, le sommeil.

J'ai déjà dit que les personnes qui exercent naturellement ou accidentellement peu leur cerveau, étaient peu sujettes aux affections de cet organe, à la folie, à l'hystérie, à l'hypochondrie, etc. C'est sans doute de cette observation qu'est venu l'adage populaire, *qu'il n'y a que les gens d'esprit qui perdent la tête.*

L'on conçoit, au reste, que nous ne prétendons point établir ici des règles absolues; nous nous occupons des choses en général, et non des particularités, des exceptions. Il est en effet bien certain que dans les classes que nous avons désignées comme paresseuses de l'esprit, l'on rencontre des individus, en plus ou moins grand nombre, qui sont dans des dispositions contraires; qu'il n'est pas indispensable d'être exténué, maigre et débile, pour annoncer qu'on se livre à de profondes méditations. Nous avons opposé deux conditions extrêmes de l'existence cérébrale, entre lesquelles viennent se ranger tous les cas intermédiaires les plus ordinaires, les plus fréquents dans l'ordre social.

Par quelle sorte d'influence l'activité du cerveau entrave-t-elle les opérations nutritives? Cette question, qui mériterait peut-être un long examen, qui se rattache nécessairement à cette autre: Quelle est la nature de l'influence cérébrale sur l'organisme? question qui me paraît insoluble dans l'état actuel de

la science, je la réduirai aux trois considérations suivantes : Le cerveau qui agit, qui s'exerce beaucoup, 1°. doit dépenser davantage de matériaux nutritifs ; 2°. trouble souvent la digestion, et en diminue ainsi le produit, 3°. tient tout l'organisme dans une espèce d'irritation permanente, de fièvre continuelle, lesquelles dans toutes les circonstances autres où on les observe, sont toujours caractérisées par ce même état de maigreur.

§. VI. *Médecine morale, ou l'exercice du cerveau appliqué à la thérapeutique des maladies.*

Traiter une maladie, ou plutôt un organe malade, c'est chercher à modifier son existence actuelle de manière à éloigner les causes qui l'ont dérangé, si ces causes persistent, ou les influences qui secondairement entretiennent l'état morbide. Or, nous n'avons de moyens d'action sur les organes que dans les stimulans avec lesquels ils ont des rapports ; c'est en modifiant ceux-ci que nous pouvons parvenir à modifier ceux-là. Parmi les stimulans des organes, il en est de spéciaux, de locaux, qui n'ont de rapport qu'avec l'exercice d'une fonction : tels sont les impressions sensoriales pour le cerveau, les alimens pour les voies gastro-intestinales, l'air et le sang pour les poumons, les liquides sécrétés pour les réservoirs qui les contiennent, etc. ; d'autres sont généraux, et ont part à l'action de tous les organes : ce sont les

fluides circulatoires, et l'influence cérébrale, sensoriale; intellectuelle et morale.

Je regarde comme une grande vérité, comme une vérité de la plus haute importance pour le bien-être de l'humanité, que l'homme ne doit pas être moins favorablement partagé que les animaux dans l'ordre de toutes choses, et notamment pour l'application des remèdes à ses maux, et qu'il doit trouver en lui-même, ou autour de lui, des moyens aussi simples que faciles pour s'en délivrer, s'il sait s'y prendre à temps. Comme les animaux, l'homme a des besoins qui, nés de son organisation, peuvent être satisfaits par elle; et lorsque quelqu'un des rouages de sa machine vient à se déranger, l'ensemble en est averti par des mouvemens sympathiques, et des changemens d'action quelquefois les plus propres à son état actuel et à sa guérison, sont provoqués. Ainsi, dans toutes les maladies aiguës, la vive irritabilité des sens ou leur engourdissement, l'affaissement cérébral, la difficulté des combinaisons intellectuelles, l'adynamie musculaire, indiquent assez qu'il faut éviter les sensations vives, les travaux de l'esprit, les affections morales pénibles, garder le lit; l'inappétence, le dégoût pour les alimens, la soif, la sécheresse de la bouche, le désir des boissons abondantes et fraîches, annoncent que les voies digestives ne doivent point être stimulées par des alimens que, d'ailleurs, elles ne pourraient digérer et qui les irriteraient davantage, qu'elles doivent être abondamment humectées par des liquides

frais, aqueux, etc.; enfin, l'afflux sanguin, l'un des caractères des congestions et des phlegmasies, a dû porter les médecins, dès les premiers temps, à recourir aux saignées.

Causant un jour avec l'un de nos plus célèbres médecins, sur la certitude des bons effets des médicaments, il ne craignit pas de m'avouer que, dans son opinion, supprimer entièrement les officines pharmaceutiques, serait rendre un grand service à l'homme malade, et que, pour quelques cas où les médicaments (énergiques, s'entend, car les autres ne sont rien) sont utiles, dans le plus grand nombre ils font beaucoup plus de mal que de bien. « Enfin, me dit-il, le médecin éclairé doit considérer les pharmacies comme des réservoirs de *moyens moraux*, dont il se servira sagement, et que sans doute un jour l'on remplacera par les seuls moyens avoués par la raison et une expérience dégagée de routine et de préjugés; mais ce temps est encore éloigné; les erreurs s'établissent en un jour et pèsent des siècles sur notre pauvre espèce : c'est que l'ignorance est le partage du grand nombre, et les lumières l'apanage de quelques-uns. » *Fuge medicos et medicamina*, conseille Lieutaud aux hypochondriaques. Un jour on le conseillera à tous les malades, ou bien les médecins ne seront plus que des consolateurs, dirigeant la nature, traitant les organes souffrants à l'aide d'un petit nombre de remèdes qu'il ne sera pas nécessaire d'aller chercher aux Grandes-Indes, à la

Chine ou au Mexique, par des changemens apportés dans les stimulans propres des organes. (1)

Si l'influence cérébrale est un excitant général susceptible de modifier toutes les actions organiques, et de déranger tous les ressorts de l'économie, le

(1) Les prôneurs de médicamens ne manquent jamais de s'appuyer des vertus spécifiques du quinquina et du mercure, l'un comme anti-fébrifuge infaillible, et l'autre comme anti-syphilitique unique et extraordinaire. Que diront-ils en lisant dans le *Journal général de Médecine*, cahier de mars 1821, une circulaire adressée par les chefs du service de santé des armées anglaises à leurs subordonnés, dans laquelle il est dit, « que, d'après des détails indiqués (autant que deux années d'expériences peuvent autoriser cette conclusion), toute espèce de symptômes vénériens primitifs peut être guérie sans mercure. » Ces détails sont, 1°. que du mois de décembre 1816 au mois de décembre 1818, on a traité sans mercure dix-neuf cent quarante vénériens affectés d'ulcères au pénis, et pris indistinctement; sur ce nombre, quatre-vingt-seize seulement ont eu des symptômes secondaires; 2°. que du mois de décembre 1816 au mois de décembre 1818, deux mille huit cent vingt-sept vénériens également affectés d'ulcères au pénis, et pris indistinctement, ont été traités avec le mercure; soixante-onze ont eu des symptômes secondaires en général plus intenses que dans le cas précédent. Ainsi voilà donc un spécifique prétendu, et un fameux poison de moins à opposer à un mal qui fait déjà assez de ravages par lui-même, sans qu'il soit encore besoin de l'aider dans son action destructive. Quant au quinquina, il a déjà bien perdu de ses propriétés médicinales dans l'esprit de beaucoup de personnes; le temps nous apprendra ce qu'il en faut penser.

cerveau peut aussi déterminer des mouvemens salutaires propres à conserver la santé, à aider puissamment son retour.

Les affections tristes, les chagrins, la tristesse, la crainte, le désespoir, ont la plus funeste influence sur le caractère et la marche des maladies; elles en aggravent les désordres, en précipitent souvent la terminaison funeste, ou au moins en retardent plus ou moins la guérison. Les opérateurs savent combien l'abattement, le découragement, produisent de mauvais effets sur les malades qui viennent de subir des opérations; mais ils se gardent de prendre pour du courage une exaltation factice que présentent certains malades les plus poltrons, qui, effrayés de l'opération qu'ils vont subir, se montent la tête, et sont presque fous lorsqu'ils s'y soumettent. J'ai vu très bien distinguer cet état du vrai courage, et prédire, après les opérations les plus simples, qu'il serait suivi d'un abattement extrême, et peut-être d'une fièvre ataxique et de la mort. Petit, de Lyon, rapporte que, pendant le siège de cette ville, en 1793, les plaies étaient promptement frappées de gangrène. Dans toutes les villes assiégées, dans les armées vaincues et poursuivies par la crainte, la terreur et le désespoir, les maladies sont fréquentes, graves, adynamiques, et en général promptement mortelles. L'annonce d'une nouvelle fâcheuse a quelquefois occasionné en peu de temps des accidens ou une terminaison funeste. Le scorbut reconnaît fréquemment

pour cause, avec la mauvaise qualité des alimens, des affections morales tristes, comme on le voit chez les malheureux accablés par la misère, chez les prisonniers privés pour long-temps de leur liberté, et claquemurés dans des cachots sombres et malsains, enfin chez les marins ennuyés de ne pas revoir la terre, etc.

Et au contraire les affections gaies, la tranquillité d'esprit, la confiance, l'espérance, le courage, la fermeté, les meilleurs soutiens de la santé, sont aussi des circonstances bien favorables à la guérison des maladies.

Il est des maladies où les moyens moraux sont d'une utilité encore plus directe; ce sont celles qui consistent spécialement en des désordres des facultés cérébrales, la folie, l'hypochondrie et l'hystérie; ces affections sont attaquées, par ces moyens, dans leur source, qui est le cerveau; dans leurs causes, qui sont toujours cérébrales. Et la raison pourquoi elles résistent souvent à l'art, c'est qu'il est impossible à aucune puissance de diriger, d'une manière absolue, l'intelligence de l'homme; la pensée est indépendante de la volonté; on ne peut ouvrir les yeux et ne pas voir la lumière, tenir l'oreille tendue, et n'être point affecté par les sons; les idées se succèdent sans que nous puissions les arrêter, sans que les meilleurs agens de distraction empêchent le penseur de se livrer à ses hautes méditations; les peines, les chagrins, les inquiétudes qui ont dérangé la santé ne se détruisent point par le raisonnement; ce n'est que du temps et

de la cessation des circonstances qui les ont fait naître qu'on doit attendre le retour à la santé. Combien d'hypochondriaques et d'hystériques dont les maux s'entre-tiennent et s'aggravent parce que ces malades sont continuellement en présence des causes morales qui les poursuivent ! Combien de fous ne le seraient pas devenus , si des affections de l'âme qui les ont d'abord tourmentés , ne s'étaient pas renouvelées jusqu'à troubler la raison ! Le cerveau de l'aliéné , irrité déjà , s'irrite encore , parce qu'il pense jour et nuit , que le repos ne répare jamais ses forces. Tous les organes dont les excitans naturels sont hors de l'empire de la volonté , sont dans le même cas que le cerveau : ainsi , le cœur est continuellement forcé de recevoir et de chasser le sang , les poumons que l'air pénètre à chaque instant , ne sont pas susceptibles de repos ; il ne nous est possible que d'apporter quelques modifications dans la quantité , la composition , etc. du sang et de l'air. Tous les organes , d'ailleurs , sont toujours en rapport avec quelques excitans , le sang , l'influence nerveuse , ou l'action sympathique de quelque organe voisin ; mais au moins il n'est pas impossible de suspendre les fonctions digestives , musculaires , génératrices , etc.

La médecine morale a été connue , pratiquée , enseignée dès la plus haute antiquité. Depuis les immortels écrits du père de la médecine jusqu'à nos jours , il n'est pas d'auteur qui n'ait parlé de la salutaire influence que le médecin exerce sur le malade